

Natalie Petiteau

Napoléon Bonaparte

La nation incarnée

EKHO

Dans la même collection

- Brian Cox, Jeff Forshaw, *L'univers quantique.
Tout ce qui peut arriver arrive...*, 2018
- Olivier Dard, *Charles Maurras. Le nationaliste intégral*, 2019
- Marianne Freiburger, Rachel A. Thomas,
Dans le secret des nombres, 2018
- Xavier Mauduit, Corinne Ergasse, *Flamboyant Second Empire.
Et la France entra dans la modernité...*, 2018
- Jacques Portes, *La véritable histoire de l'Ouest américain*, 2018
- Thomas Snégaroff, *Kennedy. Une vie en clair-obscur*, 2017
- Thomas Snégaroff, *Star Wars. Le côté obscur de l'Amérique*, 2018
- Thomas Snégaroff, *L'Amérique et son président.
Une histoire intime*, 2018
- Max Tegmark, *Notre univers mathématique.
En quête de la nature ultime du réel*, 2018

Maquette de couverture : Delphine Dupuy

© Armand Colin, Paris, 2015

© Dunod Éditeur, 2019

Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-10-079377-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Écrire la mémoire : les mémorialistes de la Révolution et de l'Empire,
Paris, Les Indes savantes, 2012.

Les Européens dans les guerres napoléoniennes
(dir. avec J.-M. Olivier et S. Caucanas), Toulouse, Privat, 2012.

Guerriers du Premier Empire : expériences et mémoires,
Paris, Les Indes savantes, 2011.

Les Français et l'Empire (1799-1815), Paris, Boutique de l'histoire,
2008.

Napoléon, de la mythologie à l'histoire,
Paris, Seuil, coll. « Points. Histoire », 2004 (1^{re} éd., 1999).

Lendemain d'Empire : les soldats de Napoléon dans la France du
XIX^e siècle,
Paris, Boutique de l'histoire, 2003.

Voies nouvelles pour l'histoire du Premier Empire : territoires, pouvoirs,
identités : colloque, Avignon, 9-10 mai 2000 (textes réunis par),
Paris, Boutique de l'histoire, 2003.

Élites et mobilités : la noblesse d'Empire au XIX^e siècle (1808-1914),
Paris, La Boutique de l'Histoire, 1997.

*À Antoine Casanova,
en tout premier lieu,*

*mais aussi
à Jean-François Colonna d'Istria,
et à Jean-Marc Largeaud,
qui tous trois savent bien pourquoi.*

À la mémoire de mon père

« *Jusqu'ou peut porter la fureur de l'illustration ?* »
Napoléon Bonaparte, dans *Le masque prophète*¹

1. Napoléon Bonaparte, *Manuscrits inédits (1786-1791)*, publiés par Frédéric Masson et Guido Biagi, Paris, Ollendorf, 1907, p. 337.

Introduction

Écrire une vie est un exercice d'une grande spécificité pour l'historien, qui déconstruit alors une époque pour l'observer au prisme d'un destin individuel¹. Mais concernant Napoléon, un tel travail peut relever tout à la fois d'une attitude inconsciente et d'une entreprise inutile. Parce que sa vie a été toujours perçue comme un roman, à commencer par lui-même – « quel roman que ma vie », commentait-il à Sainte-Hélène² –, elle a suscité un nombre incalculable de biographies, bonnes ou mauvaises, romancées ou très scientifiquement documentées, succinctes ou fort abondantes. Quelques années après que les ouvrages signés par Luigi Mascilli Migliorini³ et Steven Englund⁴ sont venus brillamment renouveler l'incontournable *Mythe du Sauveur* de Jean Tulard⁵, et alors que Patrice Gueniffey rédigeait son *Bonaparté*⁶, à quoi bon remettre un tel ouvrage sur le métier ?

1. Walter Benjamin, cité par François Dosse, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, p. 7.

2. Emmanuel comte de Las Cases, *Le Mémorial de Sainte-Hélène*. Première édition intégrale et critique établie par Marcel Dunan, Paris, Flammarion, 1951, volume 1, p. 806.

3. Luigi Mascilli *Napoleone*, Roma, Salerno Editrice, 2001, 654 p. (traduction chez Perrin en 2004, 668 p.).

4. Steven Englund, *Napoléon. A political life*, New York, Scribner, 2004, 592 p. (traduction chez De Fallois en 2008, 580 p.).

5. Jean Tulard, *Napoléon, ou le mythe du sauveur*, Paris, Fayard, 1977, 496 p.

6. L'essentiel de ce livre a été écrit avant la parution de la biographie signée par Patrice Gueniffey, *Bonaparte, 1769-1802*, Paris, Gallimard, 2013, 844 p.

Le genre biographique a été fort renouvelé, depuis que, au moment où s'affirmait mieux que jamais l'école des *Annales*, le *Louis XI* de Paul Murray Kendall a fait le succès de la collection de biographies de Fayard. Aboutissant au *Saint-Louis* de Jacques Le Goff, ce mouvement a posé le principe de la biographie comme histoire totale. Et pourtant chaque biographe sait, devant l'ampleur des sources, qu'il n'en aura jamais fini : or, face à la figure de Napoléon, cette certitude peut devenir vertige, car en ce cas l'ampleur des sources est océan. Ainsi, sans même se laisser décourager par les dangers de « l'illusion biographique »⁷, le biographe de Napoléon pourrait reculer devant les difficultés à cerner un personnage déjà tant de fois raconté et dont l'histoire se mêle à une grande densité événementielle, dans un espace concernant l'Europe entière.

L'ambition du présent travail ne sera cependant pas de tout dire, il ne sera pas de reconstituer le moindre événement. Il est plus simplement, et plus difficilement peut-être, de comprendre la personnalité d'un acteur tellement majeur de l'histoire que presque tout le monde peut croire bien le connaître. Mais si justement sa figure fait sens pour chacun de nous, c'est parce qu'elle a donné lieu à une abondante mythologie. Il appartient aujourd'hui à l'historien de Napoléon de déconstruire ces figures pour mieux retrouver l'homme qui, de modeste officier noble de la fin de l'Ancien Régime, devient l'un des héros de la Révolution puis le conquérant de l'Europe. L'enjeu de ce roman vrai qu'est la biographie étant de saisir la complexité de la vie réelle, il est essentiel face à la figure napoléonienne de dépasser les clichés si nombreux, les

7. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », dans *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1986, n° 62-63, p. 69-72.

images légendaires si prégnantes et de travailler sur le sujet comme on le ferait pour n'importe quel autre objet de biographie, en ne négligeant surtout pas de reconstituer les champs successifs dans lesquels il évolue, seul moyen de cerner sa personnalité et sa surface sociale. Il ne s'agit donc ni de se laisser fasciner par une personnalité soi-disant irréductible à tout système normatif, ni de tomber bien évidemment dans une biographie qui ne viserait qu'à établir des règles sociales⁸.

Il s'agit de se situer sans cesse entre prise en compte des *habitus* d'une part, du libre arbitre d'autre part. Il faut parvenir à saisir la complexité des facteurs d'influence, en accordant l'attention nécessaire aux hasards, aux événements, aux enchaînements chronologiques pour comprendre comment, dans une partition commune, Napoléon fait aussi entendre sa note particulière⁹. Napoléon s'est confronté aux lois sociales dans son enfance et son adolescence, il s'est confronté à l'événement historique à partir de 1789 tout en exerçant face à lui son libre arbitre. Il faut donc examiner comment s'articule son expérience individuelle aux grandes tendances collectives, sans oublier qu'il faut ne pas faire trop confiance à la cohérence du moi¹⁰. Il faut comprendre le singulier dans l'universel et observer comment l'universel influe sur cette psychologie singulière : saisir donc

8. Giovanni Lévi, « Les usages de la biographie », dans *Annales ESC*, n° spécial *Histoire et sciences sociales. Un tournant critique*, novembre-décembre 1989, n° 6, p. 1325-1336.

9. Jacques Le Goff, « Comment écrire une biographie historique aujourd'hui ? », dans *Le Débat*, 1989/2, n° 54, p. 48-53 et introduction à Jacques Le Goff, *Saint-Louis*, Paris, Gallimard, 1996, p. 13-27.

10. Jacques Revel, « La biographie comme problème historiographique », dans Hans Erich Bödeker, *Biographie Schreiben*, Wallstein Verlag, 2003, p. 327-348.

la singularité de sa trajectoire. Il faut donc retrouver l'individu derrière le héros pour mieux comprendre comment a agi le personnage historique : comprendre l'homme Napoléon en mettant en évidence tout ce qui, du temps dans lequel il a vécu, éclaire sa personnalité et ses actes. Il faut prendre la mesure à la fois de la liberté dont il dispose et des contraintes qui pèsent sur lui¹¹. Il s'agit, ce faisant, de se garder de toute vision téléologique pour, bien au contraire, garder sans cesse présent à l'esprit l'espace des possibles et la pluralité identitaire du sujet. Sans aller jusqu'aux quelques milliers de moi de l'*Orlando* de Virginia Woolf, on doit convenir de la diversité des éléments composant une personnalité¹². Comme le Saint-Louis de Jacques Le Goff, Napoléon ne va pas imperturbablement vers son destin de souverain : « Il se construit lui-même et construit son époque autant qu'il est construit par elle. »¹³ Il faut ne pas oublier que, comme tout individu, il est en devenir à chaque instant de son histoire¹⁴. Et il faut donc cesser d'écrire la biographie de Napoléon en se référant systématiquement, pour les premières années, à ce que l'on sait être advenu, dans les années suivantes. Il faut cesser de voir dans l'écolier de Brienne ou l'élève officier de l'école du Champ-de-Mars le futur vainqueur d'Arcole, il faut cesser de lire dans le succès du siège de Toulon l'annonce d'Austerlitz, il faut même se retenir de voir dans le 18 brumaire les prémisses

11. Vincent Duclert, *L'avenir de l'histoire*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 11.

12. Virginia Woolf, *Orlando*, Paris, Stock, 1992, p. 284.

13. Jacques Le Goff, *Saint-Louis*, *op. cit.*, p. 18.

14. Étienne Anheim, « L'historien et la psychanalyse », dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, octobre-décembre 2011, n° 58-4, p. 134-159.

de l'Empire. Comme Saint-Louis, Napoléon « se définit peu à peu à travers une succession de choix inopinés »¹⁵.

Car le Napoléon de 1815 n'est pas celui de 1808 et encore moins de 1796. La mythologie a fini par en faire un personnage monolithique qui, dès son enfance, aurait été l'empereur en devenir. Même au lendemain de Brumaire, Bonaparte n'a nullement en tête l'idée de se faire empereur. Parce qu'il est au cœur d'événements précipités et toujours lourds de significations, sa personnalité, comme celle de tout un chacun, ne cesse d'évoluer. Il est essentiel, donc, à propos de Napoléon comme à propos de tout autre personnage historique, de faire la part des choses entre tout ce qui en lui vient des circonstances externes, de son lieu de naissance à son espace social en passant par sa famille, bref de ses « probabilités sociales »¹⁶, et ce qui représente en revanche sa contribution personnelle, l'œuvre de sa libre volonté, le « petit x » de l'équation biographique de Johann Gustav Droysen¹⁷.

Il s'agit donc de saisir ce qui, du contexte dans lequel Napoléon a évolué, a déterminé son être dans toutes ses facettes, mais en retour de comprendre comment son individualité a infléchi le cours de l'histoire. Son destin n'est pas forcément l'incarnation du triomphe de la bourgeoisie au sortir de la Révolution. Il révèle seulement comment la Révolution, née tout à la fois de mouvements profonds et de décisions humaines spécifiques, a pu, à un moment donné, conduire un homme, aidé par bon nombre de contemporains, ne l'oublions pas, à prendre le pouvoir et

15. *Idem*, p. 19.

16. Jean-Claude Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », dans *Revue française de sociologie*, 1990, 31-1, p. 3-22.

17. Sabina Loriga, *Le petit x. De la biographie à l'histoire*, Paris, Le Seuil, 2010, p. 13.

à le concentrer de plus en plus entre ses seules mains. En bref, il s'agit de saisir un destin politique en son temps afin de comprendre comment un jeune homme des Lumières est devenu après la Révolution un souverain d'un absolutisme inédit. L'ambition est donc d'envisager, comme le veut le genre biographique, l'individu Napoléon dans son entier¹⁸, en prenant en compte la libre volonté et le hasard sans laisser tout reposer sur les lois du social, mais pour demeurer centré sur l'individu : il faut donc analyser comment, en traçant un chemin inédit au travers des événements révolutionnaires, il en est venu à se donner la liberté d'affirmer son idée de la grandeur, ses certitudes en matière de construction d'un État moderne. En même temps, il est impératif de ne pas tomber dans l'excès de sens sur lequel Jean-Claude Passeron a mis en garde, et de tenir compte du double mouvement de l'action sociale de l'individu et du déterminisme des structures dans le cadre desquelles il se forme et évolue. L'Europe de son temps a permis à Napoléon de devenir un chef de guerre et un homme d'État dont la gloire est telle qu'il finit par incarner la Nation dont il est issu. Mais elle ne lui permet pas d'aller au bout de ses rêves. Son destin éclaire donc particulièrement bien la dialectique qui existe entre libre arbitre et déterminisme historique.

Mais alors que l'auteur de ces lignes prône, depuis sa thèse, de faire l'histoire des temps napoléoniens plutôt que celle de la vie de Napoléon¹⁹, pourquoi revenir aujourd'hui à ce singulier biographique concernant ce personnage qui a déjà suscité tant de livres ? Parce que

18. Wilhelm Dilthey cité dans *idem*, p. 164.

19. Natalie Petiteau, *Napoléon, de la mythologie à l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1999, 439 p.

justement cette histoire du Consulat et de l'Empire a été profondément renouvelée par un grand nombre de publications. D'une part l'histoire de la Révolution française, à la faveur du bicentenaire, a donné lieu à de fécondes relectures qui invitent toutes à inscrire autrement l'histoire de Napoléon dans l'enchaînement des événements de la fin du XVIII^e siècle. D'autre part les appels lancés au renouvellement des études napoléoniennes ont été entendus, nombre de jeunes historiens ont réalisé des thèses qui ont considérablement renouvelé la connaissance de la période²⁰. Ces progrès de l'histoire des années 1799-1815 permettent de mieux saisir le rôle de Napoléon dans la France de son temps et sur la scène de l'Europe d'alors. D'autant que la mise à disposition de sources nouvelles incite, parallèlement, à interroger à nouveaux frais, un parcours que l'on peut croire très connu : la publication en cours de la nouvelle édition de la *Correspondance générale* de Napoléon I^{er}²¹ s'avère riche de suggestions pour qui tente de saisir ce personnage en se gardant des clichés habituels. Par ailleurs, l'abondance des mémoires publiés est précieuse. Il convient néanmoins de les utiliser prudemment, car il s'agit d'écritures *a posteriori* qui renvoient souvent davantage à la mémoire qu'à l'histoire²². Reste que, par recoupement et par critique interne, il est possible de déterminer quels sont les témoignages utilisables.

20. Voir le bilan dans Natalie Petiteau, « Die Französische Geschichtsschreibung über das Erste Kaiserreich », dans Bénédicte Savoy [dir.], *Napoleon und Europa. Traum und Trauma*, Prestel, 2010, p. 35-39.

21. Sous l'égide de la Fondation Napoléon, par les éditions Fayard : voir la bibliographie. On indiquera désormais C.G. pour renvoyer à cette nouvelle édition. C.N. pour renvoyer à celle qui a été faite sous le Second Empire sous le titre *Correspondance de Napoléon I^{er}*.

22. Natalie Petiteau, *Écrire la mémoire : les mémorialistes de la Révolution et de l'Empire*, Paris, Les Indes Savantes, 2012, 310 p.

On se gardera toutefois, ici, d'y recourir abusivement, afin précisément d'échapper aux lectures téléologiques et aux portraits enjolivés par le recul du temps. L'ambition du présent livre est donc bien de tenter de restituer le destin d'un homme, sans se perdre dans ses multiples portraits, qui peuvent à eux seuls être un objet d'étude, et sans confondre histoire de l'Empire et histoire de Napoléon.

De l'enfant corse au chef de guerre finalement vaincu, Napoléon s'est progressivement imposé dans la vie politique de la Révolution pour devenir un souverain au cœur d'un système institutionnel inédit et dans un environnement politique spécifique. On ne saurait ni n'oserait ambitionner ici une biographie définitive – aucun biographe de Napoléon, aux ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles du moins, ne risque cette prétention –, mais on aimerait éclairer rationnellement ce destin certes hors du commun, et tracé en des temps d'exception, mais dont la réelle humanité mérite d'être saisie. Tenter d'écrire la biographie de Napoléon permet à l'historien de rester au cœur de son métier en l'invitant à explorer la rencontre entre l'individuel et le collectif, entre le sujet et l'histoire, ce qui nécessite de ne jamais perdre de vue la chronologie des faits. Écrire une nouvelle biographie de Napoléon, c'est donc revenir à la compréhension d'un moment essentiel de l'histoire de l'Europe et du monde pour comprendre ce qui est advenu de la Révolution. C'est aussi saisir comment, dans une France précisément révolutionnée, une monarchie d'un type nouveau s'est constituée, autour d'un héros devenu l'incarnation de la Nation. Autrement dit, revenir à la lecture du destin de Napoléon, c'est relire le cheminement du pouvoir d'un homme dans un pays qui a voulu réinventer la démocratie. C'est donc tenter de comprendre les apparents chaos de l'histoire.

Un enfant corse

Faut-il chercher dans l'enfance ce qui préfigure le destin exceptionnel d'un être humain ? Certes, Françoise Dolto a souligné que l'« on n'échappe jamais à l'enfance ». Mais faut-il pour autant trouver dans cette enfance tous les facteurs explicatifs d'une réussite d'exception ? La biographie de Napoléon doit se garder de tels *a priori*. Le biographe d'un personnage historique d'une telle aura se doit d'éviter toute démarche téléologique. Il appartient en revanche à l'historien de saisir comment le contexte dans lequel se forme un individu peut éclairer ce qu'il est, tout en se défiant de tout déterminisme. Les circonstances de l'enfance de Napoléon Bonaparte tissent à coup sûr le réseau des possibles qui lui permet d'être dans une position favorable à l'orée de la Révolution. Saisir ce qu'a été l'enfance de l'homme Napoléon Bonaparte, c'est comprendre comment le fils d'une famille de notables ajacciens devient un officier capable de mettre à profit, comme beaucoup d'autres, les opportunités offertes aux jeunes officiers de l'armée française par les guerres révolutionnaires. C'est aussi tenter de prendre la mesure de la culture qui a peu à peu forgé l'identité d'un jeune homme prompt à s'enflammer d'abord pour le sort de son île natale, puis pour celui de la France qu'il n'a longtemps vue que comme une

terre d'exil. C'est comprendre enfin ce qu'a été le terreau de sa personnalité.

Les Bonaparte : des notables ajacciens

Lorsque Napoléon vient au monde, le 15 août 1769, sa famille occupe en Corse une position qui est loin d'être obscure. Les Bonaparte sont des notables ajacciens de moyenne fortune, propriétaires d'une maison en ville et de quelques lopins de terre. Leurs origines italiennes se situent à Sarzana, petite ville du territoire de Gênes, d'où leur ancêtre, Francesco il Mauro, avait émigré à Ajaccio en 1514 comme simple mercenaire¹. Ses descendants – parmi lesquels figurent plusieurs Napoleone, vieux prénom corse qui fera l'étonnement du continent – sont notaires, hommes de loi ou d'Église. Siégeant dès le xvi^e siècle dans le conseil des Anciens, ils s'allient aux familles les plus distinguées de l'île et sont qualifiés nobles dès le xvii^e siècle². Les Bonaparte sont donc l'une des meilleures familles de l'île, au cœur du groupe qui se situe au-dessous des grands féodaux d'origine insulaire : les Istria, les Ornano et les Bozzi. Ils sont apparentés à toutes les familles importantes de l'île, y compris les Bozzi et les Istria, mais aussi les Arrighi de Casanova, les Pietrasanta, les Baciocchi, les Pozzo di Borgo.

En 1759, le père de Charles et son oncle Lucien réussirent à obtenir une reconnaissance de leur parenté avec

1. François Demartini, Antoine-Marie Graziani, *Les Bonaparte en Corse*, Ajaccio, éditions Alain Piazzola, 2001, p. 25.

2. *Idem*, p. 28-112 et Dorothy Carrington, *Portrait de Charles Bonaparte d'après ses écrits de jeunesse et ses mémoires*, Ajaccio, Alain Piazzola, 2002, p. 10-17; Michel Vergé-Franceschi, *Napoléon, une enfance corse*, Paris, Larousse, 2009, p. 19. Frédéric Masson, *Napoléon dans sa jeunesse, 1769-1793*, Paris, Paul Ollendorff, 1907 p. 8.

une branche toscane, mais en réalité il n'existe aucune preuve valable que les Buonaparte de Sarzana et d'Ajaccio étaient des descendants des Buonaparte bien plus illustres de Florence. Carlo et sa famille étaient cependant fiers de cette reconnaissance de noblesse italienne, qui facilite les négociations en vue d'un beau mariage avec Letizia Ramolino, jeune fille de bonne famille ajaccienne, pourvue d'une dot comprenant, dans les environs d'Ajaccio, une parcelle de terre à Campo-di-Loro, une portion de vigne au Vitullo, deux appartements et un four à pain. Le tout est évalué 7 000 livres de Gênes, ce qui était conséquent pour un pays où les dots dépassaient rarement les 11 000 livres³. Née en 1749, orpheline de père depuis 1755, elle était peu heureuse du remariage de sa mère avec François Fesch, officier suisse, protestant converti par amour. Elle se sent encore plus rejetée lorsque naît son demi-frère Joseph, en 1763, et elle a pu tomber rapidement amoureuse du jeune homme qu'était Carlo Buonaparte, né en 1746. Reste que son mariage avec Carlo, en 1764, est un mariage arrangé par les oncles de celui-ci, soucieux de garantir à leur neveu un bon parti : jamais un Buonaparte n'avait jusqu'alors fait un aussi beau mariage. Mais Carlo est lui aussi un parti plus qu'honorable. La maison des Buonaparte, rue Malerba, dont il détient une partie, est l'une des plus belles d'Ajaccio⁴. Carlo est par ailleurs promis à hériter de propriétés rurales : 23 hectares de vignes aux Salines, mais aussi pâturages et oliveraies aux Milelli. Il jouit donc d'une maison de ville et d'une maison de campagne, de terres, de vignes et de troupeaux

3. Jean-Pierre Commun-Orsatti, « Les biens de la famille Bonaparte à Ajaccio », dans *Napoléon et la Corse, op. cit.*, p. 45-63.

4. Jean Defranceschi, « La fortune des Buonaparte en Corse », dans *Revue de l'Institut Napoléon*, n° 177, 1998-II, p. 7-26.

qui permettent de vivre noblement, c'est-à-dire sans activité autre que celle qui consiste à gérer ces biens⁵.

C'est également l'oncle de Carlo, l'archidiacre Lucien, qui l'envoie à Gênes puis à Rome, dès les lendemains de son mariage, en juin 1764. Il s'agit pour lui d'acquérir une formation lui permettant d'exercer une profession susceptible d'assurer des revenus convenables et une position honorable dans sa ville natale. De retour en Corse à l'automne 1765, Carlo opte pour le camp de Paoli qui s'insurge contre la domination génoise et bientôt contre les troupes françaises chargées de pacifier la Corse au profit de la République. Il se consacre avec loyauté au service de Paoli, à l'entourage duquel il appartient sans y exercer néanmoins de fonctions officielles⁶. Il s'établit avec son épouse, et bientôt son fils Joseph, dans un appartement luxueusement aménagé au sein d'une maison des Arrighi, cousins de Letizia, située sur la place d'armes de Corte. Il appartient à la bonne société et connaît là, avec son épouse, l'ambiance d'une petite cour où il est de bon ton pour une femme, d'être bien mise, ce à quoi Letizia se plie avec grand plaisir.

Carlo fait partie des gestionnaires de l'État corse institué par Pascal Paoli. Il fréquente l'Université de Corte, très récemment ouverte, où il s'initie à la philosophie des Lumières et où il acquiert une culture plus éclairée que celle que l'on dispense alors dans les écoles royales militaires françaises. Il se fait le défenseur des principes

5. Dorothy Carrington: *Portrait de Charles Bonaparte, op. cit.*, p. 28 et *Napoléon et ses parents au seuil de l'histoire*, traduit de l'anglais par Anghjulamaria Carbuccia, Ajaccio, éditions Alain Piazzola et La Marge, [1995] 1^{re} édition en anglais en 1989, p. 15-22.

6. François Demartini, Antoine-Marie Graziani, *Les Bonaparte en Corse, op. cit.*, p. 112.

démocratiques et libéraux du gouvernement de Paoli et se montre dès lors toujours attaché aux principes de la libération à l'égard du système féodal, de l'égalité devant la loi et des carrières ouvertes aux talents⁷. Il est resté paoliste tant qu'a duré le gouvernement national⁸ et il a ainsi connu de l'intérieur une expérience somme toute fort démocratique, où la souveraineté repose sur le grand nombre des partisans, expérience constitutive de l'héritage intellectuel qu'il transmettra à ses fils. Sa famille a résolument embrassé la cause des Lumières, Carlo, d'ailleurs, comme Paoli, entre dans la franc-maçonnerie⁹. La Corse dans laquelle Napoléon vient au monde est identifiée comme une terre qui a tenté, de façon systématique et précoce, la mise en œuvre des idéaux des Lumières, des principes des droits de l'homme et de la souveraineté populaire. Elle fait figure, et pas seulement grâce à l'essai de constitution rédigé pour elle par Rousseau, de laboratoire politique qui en ce sens peut étonner le monde: une constitution y a été élaborée dès 1735, s'y affirme pour la première fois le droit d'un peuple à disposer de lui-même et y éclôt l'idée de nation¹⁰. Le Britannique James Boswell, par son livre, *An Account of Corsica*, publié en février 1768, témoigne du retentissement de cette expérience qui apparaît comme un modèle précieux, y compris aux yeux des Américains. Il y a donc tout cela dans l'identité corse revendiquée plus

7. Dorothy Carrington, *Portrait de Charles Bonaparte*, *op. cit.*, p. 33-40; Michel Vergé-Franceschi, *Napoléon, une enfance corse*, Paris, Larousse, 2009, p. 53.

8. Jean-Marie Arrighi, Olivier Jehasse, *Histoire de la Corse et des Corses*, Paris, Perrin-Colonna éditions, 2008, p. 340.

9. Michel Vergé-Franceschi, *Napoléon, une enfance corse*, *op. cit.*, p. 70.

10. Michel Vergé-Franceschi, *Histoire de Corse. Tome II: Du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, éditions du Félin, 1996, p. 327.

tard par Napoléon Bonaparte. Il a du reste lu le livre de Boswell qui figurait dans la bibliothèque de son père¹¹, par ailleurs riche de plus de 1 000 volumes témoignant d'une culture étendue.

Après la signature du traité de Versailles entre la France et la République de Gênes, le 15 mai 1768, et à la suite de la défaite paoliste à Ponte Novo le 8 mai 1769, les Bonaparte se refusent à faire partie des dissidents qui continuent de défendre la cause de Paoli les armes à la main. Leur *credo* est la légalité et le respect de l'autorité supérieure, *credo* qui figure donc lui aussi dans le legs spirituel reçu par leurs enfants. Mais s'ajoute à cela la volonté farouche qui anime Carlo Buonaparte depuis l'achèvement de ses études en Italie : celle de s'élever dans la société, celle de se donner toutes les chances d'une ascension sociale solide, y compris en choisissant toujours le *bon parti*, pragmatisme qui lui aussi se retrouve dans les pratiques de ses héritiers : son ambition était grande, celle de son épouse aussi, et leurs enfants l'ont reçue en héritage. La famille Bonaparte ne poursuit donc pas le combat contre la France et tente bien au contraire de figurer parmi les élites reconnues par les nouvelles autorités. Elle s'emploie du reste à afficher son rang en faisant la reconquête, morceau par morceau, de la maison de la rue Malerba qui avait été peu à peu démantelée entre différentes branches de la famille. Pour assurer son ascension, Carlo Buonaparte, de retour à Ajaccio sans doute dès le 25 mai 1769, tandis que Paoli s'embarque vers l'Angleterre le 13 juin, repart en Italie afin de soutenir une thèse de droit à Pise. Il obtient son diplôme en octobre, ce qui lui permet de prêter serment d'avocat devant le Conseil

11. CG, tome 1, lettre 2, 12 ou 13 septembre 1784 à Charles Bonaparte.

supérieur de Bastia en décembre 1769¹². Il siège bientôt au tribunal d'Ajaccio, en tant que procureur¹³.

Les Bonaparte se rapprochent donc du comte de Marbeuf, devenu gouverneur de la Corse en 1770, poste qu'il occupe jusqu'à son décès en 1786. La France s'empresse de donner satisfaction aux groupes dirigeants en engageant une politique de reconnaissance officielle d'une noblesse. L'édit d'avril 1770 prévoit en effet de reconnaître les familles corses de noblesse ancienne ou liée aux services rendus. Au total, soixante-dix-huit familles sont ainsi agrégées à la noblesse, mais les familles anciennes se sont en général refusé à s'abaisser par la demande d'une confirmation de titre. La Corse est ici aussi un laboratoire, car la noblesse ainsi établie ne jouit pas de privilèges fiscaux ou judiciaires, elle obtient seulement un accès privilégié aux places intéressantes et a la garantie de jouir de l'estime du gouverneur¹⁴. La Corse dans laquelle naît Napoléon est donc une terre où s'invente une noblesse sans privilège, distinguée avant tout pour ses mérites et sa fidélité. Charles Bonaparte obtient donc sa reconnaissance de noblesse par la France en 1771, ce qui flatte ce que l'archidiacre Lucien appelle son « orgueil démesuré »¹⁵.

Carlo Buonaparte s'assure la protection du gouverneur Marbeuf, qui a lui-même grand besoin du

12. François Demartini, Antoine-Marie Graziani, *Les Bonaparte en Corse*, *op. cit.*, p. 113.

13. Dorothy Carrington, *Napoléon et ses parents au seuil de l'histoire*, *op. cit.*, p. 31.

14. Jean-Marie Arrighi, Olivier Jehasse, *Histoire de la Corse et des Corses*, *op. cit.*, p. 348-353.

15. Antoine-Marie Graziani, « Les Bonaparte en Corse », dans *Napoléon et la Corse*, Musée de la Corse, Albiana, 2009, p. 17.

soutien des élites locales. Il est vrai que la fermeté de Marbeuf mécontente même une partie des ralliés à la France : la sévérité avec laquelle il agit contre les rebelles du Niolo – des dizaines d’entre eux sont pendus aux arbres – a impressionné les Corses, enfants comme Joseph ou Napoléon compris : ils grandissent dans une atmosphère d’occupation et de répression¹⁶. Carlo Buonaparte n’en poursuit pas moins avec acharnement son dessein d’obtenir les meilleures conditions pour la réussite sociale de sa famille. Marbeuf, en échange du soutien que lui assure Carlo, ne lui ménage pas son aide. Il lui garantit une place de juge assistant à Ajaccio, ce qui lui assure un salaire annuel de 1 200 livres et une réelle influence dans toutes les affaires locales. Il devient conseiller du roi en 1773 puis député de la noblesse pour la juridiction d’Ajaccio à l’Assemblée générale des États de Corse en 1777¹⁷. Jouissant au total d’un revenu de 2 000 livres annuels, permettant l’entretien de deux servantes, le ménage des Buonaparte a largement de quoi vivre et fait incontestablement partie de la meilleure société d’Ajaccio. D’autant que Carlo représente, grâce à Marbeuf, là encore, la noblesse de l’île aux États de Corse et est envoyé à ce titre à Versailles en 1778¹⁸. Il achète des terres et profite de ses protections pour récupérer des biens dont la dévolution lui était contestée. Il se montre un physiocrate résolu, asséchant des parcelles marécageuses pour y établir une pépinière de mûriers afin de profiter des subventions promises pour de telles cultures

16. Vincent Haeghele, *Napoléon et Joseph Bonaparte. Le Pouvoir et l’Ambition*, Paris, Tallandier, 2010, p. 31.

17. François Demartini, Antoine-Marie Graziani, *Les Bonaparte en Corse*, *op. cit.*, p. 113-114.

18. Dorothy Carrington, *Napoléon et ses parents*, *op. cit.*, p. 70-77.

par le gouvernement français en 1782¹⁹. Il affiche son rang en embellissant la casa Bonaparte où, en 1774, il fait construire un étage et ajouter une terrasse. Il aménage son intérieur au point de jouir de l'un des plus beaux salons de la ville et de l'un des logements les plus spacieux que l'on puisse y trouver. Incontestablement, Carlo Buonaparte a le goût de l'ascension sociale et une ambition démesurée.

Le jeune Napoléon : le goût pour le savoir et pour les armes

Dans la vie qui se déroule au sein de cette belle maison de la rue Malerba se mêlent nourrices et domestiques, paysans et pêcheurs, qui rendent présents les codes de la bonne conduite corse. Or les conversations entre les membres et les amis de la famille se faisaient toujours passionnées, parfois même dramatiques, surtout lorsqu'étaient abordées la question de Paoli ou encore les affaires de famille. C'est dans cette ambiance très spécifique, et marquante pour un enfant, que grandissent Joseph né en 1768, Napoléon, né en 1769, Lucien né en 1775, Élisabeth née en 1777 et Louis en 1778. À Sainte-Hélène, Napoléon a souligné que les impressions qu'il a reçues dans sa jeunesse sont restées ancrées en lui de façon tenace²⁰ : « La guerre civile de Corse et ensuite française, au milieu de laquelle j'ai été élevé et dont j'ai beaucoup entendu parler dans ma jeunesse m'ont donné beaucoup d'idées sur les peuples conquis. Cette île de Corse, si éloignée de la civilisation de l'Europe, si

19. Antoine-Marie Graziani, « Les Bonaparte en Corse », *op. cit.*, p. 18 ; Jean-Pierre Commun-Orsatti, « Les biens de la famille Bonaparte à Ajaccio », dans *Napoléon et la Corse*, *op. cit.*, p. 51.

20. Antoine Casanova, *La Corse du jeune Bonaparte*, Ajaccio, Albiana, 2009, p. 24.

différente de la barbarie d'Afrique, a ouvert des fenêtres dans mon intelligence et m'a fait entrevoir d'autres rapports.»²¹ Nul doute en fait que la Corse de Paoli a été pour Napoléon une véritable matrice intellectuelle. Nul doute non plus que les engagements de ses parents avant sa naissance forment très tôt un légendaire familial dont il s'est largement nourri. Nul doute enfin qu'il demeure marqué par la farouche volonté des Bonaparte de manifester et de faire reconnaître la dignité de leur position sociale : les conversations dont il garde mémoire portent aussi sur les actions menées pour recouvrer la possession de terres et obtenir les titres de noblesse auxquels ils estiment avoir droit²².

Dans cette atmosphère passionnée, Joseph et Napoléon sont des enfants choyés et gâtés, libres de s'amuser dans les ruelles d'Ajaccio, libres aussi de s'évader en liberté dans la campagne et les montagnes, où ils s'initient à la chasse, à la pêche, à la natation et même à l'équitation. Ils étaient pour Charles la promesse d'une confirmation de son ascension sociale : avoir deux fils était déjà garantir la pérennité de la lignée. Ils incarnaient la raison d'être de la belle maison ajaccienne et des terres peu à peu agrandies. Pour Letizia aussi, ils étaient ceux qui incarneraient pour une nouvelle génération l'honneur du nom qu'elle a choisi de porter. En femme corse, elle a su tenir les rênes de la famille, affirmant ainsi son caractère mâle et fier, sa grande force physique et morale, son opiniâtreté sans mesure, sans pour autant surmonter sa grande timidité. À Napoléon qui était son préféré – peut-être parce qu'elle l'a porté dans les dangers courus à la fin du régime de

21. Cité dans *idem*, p. 24.

22. Antoine Casanova, *La Corse du jeune Bonaparte*, *op. cit.*, p. 30.

Paoli –, elle a su donner des leçons de fierté qui l'ont profondément marqué²³. Napoléon lui-même a situé dans son enfance corse les racines de ses aptitudes à comprendre la société et le monde : « J'ai été très bien élevé par ma mère, rappelle-t-il devant Bertrand, en 1819, je lui dois beaucoup. Elle a sagement influé sur mon caractère [...]. Elle me donnait l'orgueil et prêchait la raison [...]. »²⁴ Elle lui a donné une éducation faite de beaucoup de discipline mais aussi de foi en la destinée²⁵.

Dès l'âge de trois ans, Napoléon sait déchiffrer l'alphabet, mais ce qui très vite, selon sa mère, l'aurait le plus passionné, c'était de jouer avec tambours, fusils et sabres en bois : cependant une telle image s'impose avec tant d'évidence qu'il est difficile de savoir quel crédit lui accorder. Ne faut-il pas émettre un doute quant à cette passion pour l'univers des soldats dont il ne parle pas à Sainte-Hélène ? Un enfant qui grandit dans une ville de garnison ne trouve-t-il pas dans le jeu des armes la distraction la plus évidente ? Combien de petits garçons ont ainsi grandi dans la France du XVIII^e siècle ? La plupart d'entre eux – comme bien des enfants d'aujourd'hui d'ailleurs – n'avaient-ils pas pour jouets quelques imitations d'armes ? Il est vrai que Napoléon, de surcroît, aimait particulièrement se rendre dans la citadelle et contempler les canons qui s'y trouvent : mais cet espace était au bout de sa rue... Il est vrai aussi que le grand-oncle Luciano aime, à la nuit tombante, lui raconter des histoires de soldat²⁶. Son frère Joseph, dans

23. Michel Vergé-Franceschi, *Napoléon, une enfance corse*, op. cit., p. 44-45, p. 275.

24. Antoine Casanova, *La Corse du jeune Bonaparte*, op. cit., p. 24.

25. Charles Napoléon, *Napoléon, mon aïeul, cet inconnu*, Paris, XO, 2009, p. 94.

26. Antoine Casanova, *La Corse du jeune Bonaparte*, op. cit., p. 25.

des *mémoires* certes tardifs, a lui aussi confirmé l'existence de cet intérêt précoce. Ses parents peuvent en tout cas se dire qu'ils le conduiront aisément vers un emploi d'officier dans les armées du roi, ce qui est finalement l'aboutissement le plus logique pour toute famille corse appartenant aux élites. Pour Letizia notamment, qui bien que richement dotée a épousé un simple avocat, ce serait une belle réussite. Et quand elle constate que Napoléon manifeste un réel goût pour l'étude des nombres et pour s'enfermer dans la lecture, sans doute a-t-elle pu se dire que tous les espoirs étaient permis. Ils confient sa première instruction, et celle de Joseph, aux sœurs béguines puis aux Jésuites d'Ajaccio, expulsés cependant en 1773. Les mémoires de Joseph mentionnent le rôle de l'abbé Recco, fondateur d'un petit collège fréquenté par les enfants de la bourgeoisie ajaccienne. Les deux aînés des Bonaparte y reçoivent les premiers rudiments de leur instruction, Napoléon apparaît alors studieux et matheux²⁷.

Dans le cadre de la politique française de séduction des élites de l'île, les jeunes gens des familles reconnues comme nobles bénéficient de bourses pour faire leurs études sur le continent, dans le cadre de l'attribution annuelle de 600 bourses à des jeunes nobles de familles pauvres. En 1778, Marbeuf, soucieux de consolider sa clientèle corse, fait la demande au secrétaire d'État à la guerre d'une bourse pour l'un des fils de son protégé, afin que Napoléon entre dans une école militaire. Joseph, qui a toujours montré un caractère plus doux que son frère, est destiné à la prêtrise. Ce qui relève du destin de l'aîné

27. Michel Vergé-Franceschi, *Napoléon, une enfance corse*, op. cit., p. 16, 121, 149, 269-270; Vincent Haeghele, *Napoléon et Joseph Bonaparte*, op. cit., p. 29.

concerne Napoléon. Marbeuf agit en cela comme tous les gouverneurs de provinces, et il ne fait donc bénéficier les Buonaparte d'aucun passe-droit. La bourse est attribuée en décembre 1778. La nouvelle arrive en Corse alors que Carlo Bonaparte, ses deux fils aînés et le demi-frère de Letizia, Joseph Fesch, sont déjà en route, depuis le 15 décembre, pour le continent. Les deux enfants Bonaparte ont en effet pu être inscrits au collège d'Autun, alors même que les preuves de noblesse de la famille n'ont pas encore été homologuées : ils y sont sous la protection de l'évêque de la ville, neveu de Marbeuf²⁸. Pour Carlo Bonaparte, le fait que ses fils intègrent des collèges français est une réussite qui couronne dix ans d'efforts inlassables pour gravir l'échelle sociale. L'obtention de la bourse pour Napoléon est une autre consécration, une véritable assurance pour l'avenir de la famille. Car tel a été le rôle souvent oublié du père de Napoléon : il a su obtenir pour sa famille les protections garantes de la meilleure position sociale à laquelle ils puissent prétendre en Corse, il a su tirer le meilleur parti de la nouvelle conjoncture due au passage de la Corse dans le giron français. Sa préoccupation constante de donner à ses enfants la meilleure éducation les a dotés d'un atout essentiel. Mais dans l'immédiat cette stratégie implique pour Napoléon un rude sevrage culturel et affectif, une séparation radicale d'avec les siens et d'avec son pays natal.

Dans l'attente de la bourse qui doit permettre à Napoléon d'entrer dans un collège militaire, les deux frères découvrent à Autun, où ils arrivent début janvier 1779, un univers qui leur est étranger : alors que chez eux ils parlaient italien et corse, ils vivent désormais dans un milieu où les langues sont le français et le latin. C'est là qu'ils

28. Vincent Haeghele, *Napoléon et Joseph Bonaparte, op. cit.*, p. 32.

apprennent leur nouvelle langue. Joseph aurait réussi plus vite que son frère à maîtriser le français, mais aussi la rhétorique, la philosophie et la physique, les thèmes et les versions. S'il lui sauve la mise en rédigeant souvent ses devoirs, il ne l'empêche pas d'être victime des moqueries de ses camarades, prompts à railler son langage un peu rude et son caractère toujours sombre. Mais tous deux se font aussi remarquer par leurs enseignants en raison de leurs capacités à briller dans leurs études.

Un adolescent solitaire et instruit : de Brienne à l'école militaire de Paris

Napoléon ne reste que trois mois à Autun. Selon son maître, l'abbé Chardon, il y aurait appris suffisamment de français pour parvenir à « faire librement la conversation »²⁹. Il arrive à Brienne-le-Château, en Champagne, à la mi-mai 1779, après qu'ont été enregistrées les preuves de noblesse fournies par son père à d'Hozier. Brienne est l'une des douze écoles préparatoires militaires fondées en 1776 pour former le vivier des élèves de l'École militaire de Paris. Mais de ces douze écoles, seules celles de Pont-à-Mousson et de Sorèze se sont acquies une bonne réputation. Brienne est confiée aux Minimes de l'Ordre de Saint-Benoît, moines pauvres et peu instruits. Douze religieux y enseignent les humanités. Mais ce sont des maîtres laïques qui viennent enseigner les mathématiques, les langues étrangères, l'écriture, le dessin, l'escrime et la danse. Cet univers, où Bonaparte vit durant cinq ans, est en tout point opposé à ce que l'enfant a connu jusqu'alors : loin du soleil et de la mer, il doit surmonter le sevrage affectif dans un quotidien tout entier consacré à l'étude et dominé

29. Cité par Frédéric Masson, *Napoléon dans sa jeunesse*, op. cit., p. 49.

par la discipline. La protection de la famille Loménie de Brienne, obtenue par les Marbeuf, n'y change rien³⁰.

Brienne est un collège militaire, certes, mais aussi nobiliaire et surtout monastique par le mode de vie imposé aux pensionnaires. Au nombre de 120, la moitié d'entre eux provient de familles nobles qui paient la pension et la scolarité de leur enfant; l'autre moitié est constituée par les élèves boursiers, issus de familles nobles pauvres, entretenus par la monarchie qui verse pour chacun d'eux 700 livres par an. Une telle école n'est en réalité que très partiellement militaire. Certes on y enseigne l'art des fortifications en fin d'études. Pour le reste, de la septième à la seconde, ce qui occupe l'essentiel du temps des élèves, ce sont les matières de base enseignées alors dans tous les collèges, militaires ou non: français, latin, histoire et géographie, un peu de physique et d'astronomie, mathématiques et enfin arts d'agrément, soit musique, danse, escrime et équitation. La doctrine éducative d'alors veut que l'enfant grandisse hors de sa famille³¹: les sorties accordées au cours des cinq ou six ans que durent les études préparatoires sont très rares. Les conditions de logement ignorent le confort: si chaque élève jouit d'une cellule individuelle, sommairement meublée, celle-ci ne dispose d'aucun moyen de chauffage dans cette contrée où pourtant les hivers sont très froids³².

Dans un tel lieu et un tel mode de vie, Napoléon se sent très isolé et développe une sensibilité exacerbée par le sentiment de l'exil et de l'isolement. En dépit des

30. François Paoli, *La jeunesse de Napoléon*, Paris, Tallandier, 2005, p. 68.

31. Marie-Madeleine Compère, *Du collège au lycée (1500-1850)*, Paris, Gallimard, 1985, p. 103-105.

32. Guy Godlewski, «La vie quotidienne de Napoléon à Brienne», dans *Revue du Souvenir napoléonien*, n° 265, août 1972, p. 4-10.